

# STYLE, LANGUE ET MÉTRIQUE

## QUELQUES RAPPELS SUR L'HEXAMÈTRE DACTYLIQUE

### Généralités

Dans la *poétique*, Aristote rappelle que l'épopée est fondée sur l'utilisation d'un mètre unique, le "mètre héroïque", "le plus grave et le plus majestueux" et surtout le plus adapté au caractère noble de la matière épique (Arstt., *Poet.* 1459b, 32-1460a, 4). Contrairement à la tragédie, l'épopée ne tolère pas de mélange de plusieurs mètres et c'est bien l'hexamètre dactylique qui règne sans partage sur le genre épique.

Emprunté aux Grecs et utilisé pour la première fois à Rome par Ennius dans les *Annales*, l'hexamètre – qui supprime le vers saturnien jusqu'alors en usage – devient par la suite la norme métrique absolue notamment pour toute poésie épique à Rome (mais pas seulement puisque les poètes l'utilisent aussi dans d'autres genres : Lucrèce l'utilise dans le *De natura rerum*, Catulle dans son *carmen* 64 et c'est aussi le vers employé par Horace dans les livres I et II des *Satires*). À l'époque augustéenne, ce sont Virgile et Ovide qui donnent à l'hexamètre dactylique ses lettres de noblesse. Ils parviennent ainsi à populariser un type de vers dont le rythme n'est pas naturel à la langue latine ; en effet le caractère rigide de cette structure métrique empêche l'utilisation de très nombreux termes courants de la langue [NOUGARET, 1963 : 27-28]. À titre d'exemple, la notion de mémoire pourtant omniprésente dans l'*Énéide* n'est jamais directement mentionnée car le substantif *memoria* est amétrique dans le cadre d'un hexamètre dactylique (le terme est inapte à la succession – u u ou – –) ; seuls sont autorisés des adjectifs tels que *memor*, *immemor* ou *oblitus* et les verbes *memini* ou *recordor*.

L'hexamètre dactylique se compose de six mesures (ou mètres) dont le pied de base est le dactyle (succession d'une syllabe longue et de deux syllabes brèves représentées de la manière suivante : – u u). Toutefois, en raison de la monotonie que provoquerait une longue suite de vers uniquement composés de dactyles et en vertu de la règle de contraction qui

peut voir deux syllabes brèves remplacées par une syllabe longue, le dactyle est théoriquement remplaçable partout au sein du vers par un spondée (– –). À noter que par convention, le 5<sup>e</sup> pied est de façon générale un dactyle ; les exceptions – existantes – sont notables et donc souvent porteuses d’un sens particulier. De même, le dernier (6<sup>e</sup>) pied est souvent un spondée, à moins qu’il ne soit en réalité un dactyle catalectique, c’est-à-dire un dactyle auquel on aurait retranché la dernière syllabe : – u (u).

Il existe seize combinaisons différentes pour l’alternance entre dactyles et spondées au sein de l’hexamètre dactylique classique : DSSS, DDSS, DSDS, SDSS, SSSS (appelé vers holospondaique), DDDS, SSDD, SDDSD, DSSD, DDSD, SDDSD, DSDD, SSSD, SSDD, DDDD (appelé vers holodactylique) et SDDD (NB : par convention, on ne donne pas les deux derniers pieds du vers, partant du principe que le 5<sup>e</sup> pied est – presque – toujours un dactyle et que la dernière syllabe est de quantité indifférente ; on parle pour cette ultime syllabe de *syllaba anceps*). Virgile utilise l’ensemble des combinaisons disponibles mais certaines de manière beaucoup plus fréquente que d’autres (v. *Éléments de langue et de métrique virgilienne*).

### Les coupes

La coupe, dite *caesura* en latin, est un temps de pause, une sorte de respiration au sein du vers. Elle répartit le vers en deux unités appelées hémistiches. Tombant régulièrement à l’intérieur d’un pied, la coupe se situe souvent après une unité lexicale et n’intervient pas à l’intérieur d’un mot. Indépendante du sens, la coupe peut donner du relief à un vers et peut venir appuyer une syntaxe peu marquée. Tout vers doit comporter une ou plusieurs coupes.

La coupe la plus usitée en latin et en particulier chez Virgile (environ 85 % des vers) est la penthémimère. Elle intervient après 5 demi-pieds :

*En. VIII, 18: T l / p r L t / m./<sup>P</sup> Qu e/L m /d nt s/h r s*

La coupe hephthémimère qui intervient après 7 demi-pieds est plus rare :

*En. VIII, 71: N mph e./L ur n/t s //P<sup>sec</sup> n m/ph e./<sup>H</sup> g n s/ mn b s/ nd st*

Bien souvent, Virgile utilise l’hephthémimère en complément d’une penthémimère secondaire peu marquée (en raison d’une élision par exemple) ou couplée à une coupe trochaïque troisième.

La trochaïque troisième (autrement appelée coupe au trochée troisième) intervient entre les deux brèves du 3<sup>e</sup> dactyle. Elle permet de mettre en avant un groupe qui fait sens comme dans l’exemple qui suit où le poète

semble séparer en deux catégories les pères et le peuple d’un côté, les pénates et les grands dieux de l’autre :

*En. VIII, 679: c m p tr /b s p p /l qu //Troch<sup>3</sup> p /n t b s/ t m /gn s d s*

La coupe trochaïque troisième peut être associée à une trihémimère qui intervient après le 3<sup>e</sup> demi-pied :

*En. VIII, 453: n n m /r m//<sup>T</sup> v r/s ntqu //Troch<sup>3</sup> t /n c /f rc p /m ss m*

Virgile utilise également l’association trihémimère – hephthémimère, qui marque le rythme de manière plus nette, le plus souvent en vue d’un effet stylistique :

*En. VIII, 490: im /t //<sup>T</sup> c r/c ms s/t nt//<sup>H</sup> p/s mqu d /m mqu*

D’autres associations sont possibles, certaines sont doubles (coupe trochée second et hephthémimère), d’autres sont triples (trihémimère + trochaïque + hephthémimère : par ex. *En. VIII, 364*) mais elles sont peu usuelles.

### Les élisions

Un mot qui s’achève par une voyelle ou une diphtongue et qui précède un mot commencé par un h, une voyelle ou une diphtongue s’élide. Sa finale (signalée par une mise entre parenthèses) n’est pas comptabilisée dans la succession des syllabes brèves et longues.

*En. VIII, 73: cc p t(e)/ en / n t//<sup>P</sup> t nd(em) r/c t p /r cl s*

L’exemple choisi présente une élision sur *accipit(e)* parce que le mot précède *Aenean* qui commence par une diphtongue. Il présente aussi un cas de synalèphe sur *tand(em)* qui précède *arcete*. La synalèphe est l’élision de la finale d’un mot composée d’une voyelle + -m devant un mot commençant par une voyelle ou un h. Si le mot qui finit par voyelle + -m précède un mot commençant par une consonne, la synalèphe n’a pas lieu car la syllabe finale (voyelle + -m) compte comme syllabe pleine et ne subit pas d’élision.

L’aphérèse est un autre type d’élision qui se pratique sur les formes du verbe *sum* lorsqu’elles commencent par une voyelle (*es, est, estis...*) et sont précédées par un mot se finissant par une voyelle, une diphtongue ou voyelle + -m. Contrairement à la synalèphe qui voit s’élider la finale du premier mot, l’aphérèse voit s’élider la voyelle initiale du verbe *sum*. La suppression de cette voyelle entraîne une réunion avec le mot qui précède, qui doit être marquée dans la prononciation orale et se trouve

souvent traduite dans la graphie du mot : en *En. VIII, 71*, le dernier mot *undest* est le résultat de l'aphérèse de *unde* et du verbe (*e*)*st*. L'édition de J. Perret au programme indique directement l'élision mais d'autres éditions [GRANSDEN, 2003, *ad VIII, 71* ou MYNORS, 1972 repris dans le Phi5] présentent le texte *unde est*.

## ÉLÉMENTS DE LANGUE ET DE MÉTRIQUE VIRGILIENNES

S'il est souvent question de la "raideur du vers épique" [LAMBIN, 1999 : 22], Virgile semble avoir considérablement assoupli un certain nombre de contraintes métriques qui pesaient sur l'hexamètre. Il a par exemple réduit l'incidence des fins de vers spondaïques ou polysyllabiques (pratiquées plus volontiers par Lucrèce et Catulle), obtenant ainsi une flexibilité accrue de ses vers. Par exemple, en seulement quatre occasions au livre VIII, Virgile achève son vers sur un mot de quatre syllabes (dont deux fois sur le terme *Pallanteum*).

*En. VIII, 54: Pallantis proavi de nomine Pallanteum*

*En. VIII, 167: discedens chlamydemque auro dedit intertextam*

*En. VIII, 341: Aeneadas magnos et nobile Pallanteum*

*En. VIII, 345: nec non et sacri monstrat nemus Argileti*

Ce fait métrique est suffisamment rare au livre VIII pour être ici signalé, d'autant qu'il impose la présence d'un spondaïque en 5<sup>e</sup> position, autre rareté dans la poésie épique virgilienne. Seulement deux autres vers (*En. VIII, 402* et *679*) présentent un spondaïque 5<sup>e</sup> sans être couplé à un mot de quatre syllabes ; il s'agit donc d'un phénomène peu fréquent. L'introduction de monosyllabes en fin de vers, qui produit un effet de clausule métrique, est appréciée du poète lorsque celui-ci cherche à ciseler un vers particulier (ex. *VIII, 43: litoreis ingens inuenta sub ilicibus sus* ; *VIII, 83: procubuit iridique in litore conspicitur sus*, et ailleurs en *VIII, 679: cum patribus populoque, penatibus et magnis dis*).

Gransden [GRANSDEN, 2003 : 86-87, *ad En. VIII, 54*] explique que ce type d'hexamètre existait déjà chez Homère, mais qu'il devint par la suite une préciosité caractéristique des poètes alexandrins et une marque de fabrique des poètes néotériques à Rome. Virgile ne l'emploie que rarement

ce qui donne sans doute un sens particulier à cet usage.

La préférence de Virgile va à 4 structures de vers [GRANSDEN, 2003 : 191] – les autres structures étant nettement moins représentées au livre VIII. En premier, la structure DSSS se retrouve dans 101 vers, puis vient la structure DDSS (90 vers), SDSS (85 vers) et enfin la structure DSDS (69 vers) [voir COLLART, 1974]. Si le poète utilise l'ensemble des 16 possibilités structurelles de l'hexamètre, il affiche une prédilection pour les vers débutant sur un dactyle (409 vers sur l'ensemble du livre VIII). La répétition d'un même schéma structurel sur deux vers qui se suivent est rare mais le poète tend à l'associer à un effet de sens particulier ; par exemple en *VIII, 271-272*, la structure SSDS associée à une coupe hephthémimère dans les deux vers isole l'hémistiche *quae maxima semper* ainsi mis en évidence ; on pourra constater le même procédé d'une répétition structurelle en *VIII, 694-695* DDSD ; *VIII, 508-509* DDSS et *VIII, 701-702* SSSS.

L'usage de "clusters" métriques est aussi notable chez Virgile qui construit un grand nombre de passages sur une organisation régulière de différentes structures. L'entrée en scène de Vulcain au livre VIII, 416-423 est un exemple typique de cette écriture virgilienne extrêmement travaillée et soignée d'un point de vue métrique :

*En. VIII, 416: ns l / S c n / m /<sup>P</sup> j x / t /<sup>A</sup> l t s / e l / mqu* **DDSD**

417 : *r g / t r /<sup>A</sup> L p / r n /<sup>P</sup> f / m nt b s / rd / s x s* **DDSD**

418 : *qu m s b / t r /<sup>A</sup> sp c s / t /<sup>P</sup> C / cl p(um) / x s c / m n s* SDSS

419 : *ntr(a) et / n e t / n nt /<sup>P</sup> u l / d qu(e) n / c d b s / ct s* *SDDS*

420 : *ud / t /<sup>A</sup> r f / r nt /<sup>P</sup> g m / t s /<sup>A</sup> str / d ntqu c / u rn s* *SDDS*

421 : *str ct / r e /<sup>A</sup> Ch l / b(um) t /<sup>P</sup> f r / n c b s / gn s n / h l t,* **SDSD**

422 : *V lc / n /<sup>A</sup> d m s / t /<sup>P</sup> V l / c n / n m n / t ll s.* **SDSD**

423 : *H c t nc / gn p / t ns /<sup>P</sup> c e / l /<sup>A</sup> d s / c nd t b / lt .* SDSS

Un autre point particulier de la métrique virgilienne repose sur une pratique régulière de l'élision et de l'allitération [O'HARA, 2011 : 252], deux pratiques extrêmement rares chez Ennius, mais qui se multiplient – parfois en combinaison – dans l'épopée virgilienne. Un rapide sondage sur l'introduction du livre VIII (v. 1-17) laisse apparaître 11 cas d'élision ; deux vers font même état d'une double élision :

En. VIII, 3: *tqu(e) /cr s/<sup>T</sup> c n/c ss t/<sup>T</sup>roch<sup>3</sup> /qu s/<sup>H</sup> t/qu(e) mp 1t/ rm*

En. VIII, 14: *D rd n(o)/ t/<sup>T</sup> 1 /t /<sup>P</sup> L t/(o) ncr /br sc r / n m n*

Le vers 3 laisse entendre une très nette allitération en /k/, tandis que le vers 14 joue sur les dentales /d/ et /t/. Le poète utilise aussi l'aphérèse, ce qui tend à donner plus de rythme au vers (par ex. en VIII, 10 et 275 avec l'élision du *e* de *et*).

D'une manière générale, Virgile travaille beaucoup sur l'ordre des mots au sein du vers et l'effet que cet ordre peut produire : la juxtaposition de certains termes peut s'avérer sémantiquement intéressante (par ex. en XII, 435 : *disce, puer, uirtutem*, la colocation des trois mots indique sans détour l'action, le sujet et le prédicat) mais ce type de figure est parfois difficile à rendre en traduction. La dislocation d'un nom et de son épithète permet aussi de créer un effet d'attente qui attire l'attention du lecteur (hyperbate), comme en VIII, 168 : *meus quae nunc habet aurea Pallas* ou plus loin en VIII, 704 : *Actius haec cernens arcum intendebat Apollo*. L'arrangement de plusieurs mots (2, 3 ou 4) avec une prédilection pour le *tricolon\** ascendant (groupe de trois mots dont chaque élément est plus long que le précédent ; par exemple en VIII, 441-442 : *nunc uiribus usus* – 6 syllabes – / *nunc manibus rapidis* – 7 syllabes – *omni nunc arte magistra* – 8 syllabes ; voir aussi VIII, 580-581 avec la reprise de *dum* ou VIII, 705-706 avec la triade *omnis* – *omnis* – *omnes*) est apprécié du poète qui pratique aussi fréquemment la présentation d'un thème et de sa variation en combinant deux mots ou expressions qui ont un sémantisme proche (VIII, 78 : *Adsis o tantum et proprius tua numina firmes*) mais par lesquels Virgile précise sa pensée ou donne un élément d'interprétation [O'HARA, 2011 : 248]. Le second terme ou élément de phrase vient ainsi intensifier et éclairer le sens du premier, parfois dans une optique pathétique (VIII, 346 : *testaturque locum et letum docet hospitis Argi*), parfois simplement pour le plaisir des mots (voir les passages VIII, 190-192 ou 213-214 et 215-216 ; VIII, 461-462).

Le style virgilien [O'HARA, 2011] est marqué par une véritable élégance de la langue, un plaisir esthétique dans les mots choisis et une beauté des sonorités particulièrement mises en valeur par les allitérations et autres assonances (par ex. VIII, 263 : *abstractaeque boues abiurataeque rapinae*). Le goût de Virgile pour des termes ou tournures devenus archaïques à son époque (l'asyndète en VIII, 77 – *corniger... fluius regnator* – est un trait caractéristique du latin archaïque ; la forme archaïque *olli* en VIII, 94 mise pour *illi* et empruntée à la poésie d'Ennius – *olli respondit* frg. 31 Warmington –, ou le pluriel *ollis* pour *illis* en VIII, 659 ; le génitif pluriel archaïque *Graiuenum* en VIII, 127

pour *Graiuenum* ; l'ancienne forme *hoc* en VIII, 423 de *huc* ; l'infinitif présent passif *defendier* mis pour *defendi* en VIII, 493) a été remarqué par Quintilien qui le dit *amantissimus uetustatis* (Quint., *IO*, I, 7, 18). Renonçant aux longues périodes cicéroniennes marquées par un style hypotactique (avec multiplication des subordinations notamment), Virgile préfère un style paratactique (par ex. VIII, 520 *sq.*), avec force conjonctions de coordinations, parenthèses (VIII, 39 ; 50 ; 643 et 688), questions rhétoriques et exclamations ou encore apostrophes (VIII, 84-85 ; VIII, 538-540 ; VIII, 643).

Notons enfin, et il n'y a en cela aucune incongruité puisque l'épopée a été rédigée sur une dizaine d'années, que le style évolue au sein même de l'*Énéide* : la diction et la prosodie virgiliennes se font plus audacieuses et plus flexibles au fil des chants sans céder à l'enflure. Le style et le génie littéraires virgiliens culminent aux chants XI et XII qui apparaissent particulièrement travaillés et soignés du point de vue de la langue et de la métrique.